

Marie Desplechin
Toujours fâchée
Le journal d'Aurore 2

Médium



Le livre

« – Je n’ai jamais rien entendu de plus laid, de plus ennuyeux et de plus nuisible que ce que tu joues avec ton groupe.

Il vient de tomber par terre. Il se roule dans le sable en se tenant le ventre. C’est le soldat Ryan. Peut-être qu’il va mourir sur la plage. Je vais lui flanquer un coup de pied pour abrégé ses souffrances. Je suis malheureusement interrompue par l’arrivée de Samira et d’Hélène qui s’approchent de nous avec des airs légèrement envieux.

– De quoi vous parlez ? demande Samira. Vous avez l’air de bien vous marrer.

Il se relève, il essuie ses yeux et il montre du doigt.

– C’est elle, gémit-il. Elle n’arrête pas de m’agresser, elle est trop marrante.

Bon. Je me suis fait un nouvel ami masochiste. Il me regarde avec des yeux émerveillés. Il m’adore, c’est clair. »

Toujours fâchée est le deuxième tome du *Journal d’Aurore* qui en compte trois avec *Jamais contente* et *Rien ne va plus*.

L’auteur

Marie Desplechin est née à Roubaix en 1959. Elle a trois enfants et vit à Paris. Elle a fait des études de lettres et de journalisme et a toujours rêvé d’être écrivain. Avant de se consacrer à l’écriture, elle a travaillé en free-lance pour des agences de communication. Pour les adultes, elle a publié plusieurs recueils de nouvelles, des romans, *Sans moi* et *Dragons*, un texte à quatre mains avec Lydie Violet, *La vie sauve*, (prix Médicis essai 2005) et deux récits, *Le sac à main* et *Une photo*. Elle travaille comme journaliste dans différents magazines.

Toujours fâchée est là, et Marie n’a pas changé. Ce qui tendrait à prouver que les Sages Gourous sont des êtres humains comme les autres. De temps en temps, ils profèrent n’importe quoi.

Pour aller plus loin avec ce titre

Marie Desplechin

Toujours fâchée

Le journal d'Aurore 2

Médium

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À Kim Leforestier

À Violette Platteau,

avec gratitude et affection

OCTOBRE

Ma vie chez mes ancêtres

2 octobre

Rien.

3 octobre

Rien.

4 octobre

Rien. Je suppose que c'est l'anniversaire de quelqu'un. Mais de qui ? Quelqu'un qui n'a pas d'amis est faiblement concerné par les dates d'anniversaire.

5 octobre

– Arrête de faire la tête, a dit maman. Tu me fatigues.

– Je ne fais pas la tête. Ce n'est pas ma faute si on n'a rien à se dire.

Elle a continué à peloter sa salade dans le bac à légumes. Le temps qu'elle peut passer à tripoter une malheureuse laitue dans de l'eau glacée, c'est éton-

nant. Parfois je me demande ce qu'espèrent vraiment les parents. Une conversation sur les légumes ?

– C'est toi qui as demandé à partir chez tes grands-parents, je te le rappelle.

– Facile. Vous étiez trop contents de vous débarrasser de moi.

Elle a sorti une grosse feuille de la flotte et elle me l'a agitée sous le nez en criant.

– Tu râles sans arrêt ! Je n'en peux plus ! Fiche le camp !

– Ah non ! Tu ne peux pas me mettre à la porte ! Je suis encore ici chez moi pendant trois jours.

La feuille de laitue a bondi sur moi. Derrière, les mains toutes rouges de ma mère, et derrière encore son visage furieux et non moins rouge. Il y a eu de l'eau partout, tout juste si j'ai eu le temps de faire un saut en arrière.

– Hé, j'ai protesté, c'est la guerre civile ou quoi ?

La feuille de laitue a atterri en plein sur ma figure. C'était tellement violent que je suis sortie de la cuisine. Bien obligée. On ne sait jamais comment les choses vont dégénérer. Ça commence par une feuille de laitue et ça se termine par des tirs de roquette.

Quand j'ai fermé la porte, j'ai entendu ma mère qui riait toute seule. Cette femme est un danger

public. J'ai peur de laisser mes sœurs derrière moi. Qui sait ce qui leur arrivera quand j'aurai quitté cet enfer ?

6 octobre

J'ai demandé à Jessica si elle avait de bons souvenirs de son séjour chez les ancêtres.

Après tout, elle a de l'expérience. Ils l'ont recueillie l'année dernière sous prétexte de persécutions familiales, elle et sa langue percée. Elle est restée dix jours sous protection avant d'être renvoyée en milieu hostile.

– C'était cool, dit Jessica.

Le problème avec ma sœur aînée, c'est qu'elle n'a pas beaucoup de vocabulaire. On a du mal à tenir une conversation un peu intéressante plus de deux secondes.

– Cool comment ?

– Cool. Bien cool.

Autant parler à un dauphin. Et encore. Il paraît que les dauphins ont une syntaxe.

– Sois cool, Jessica. Donne un exemple.

– La Blédine. La Blédine à la paille, c'était trop cool.

Rien d'autre à en tirer.

Un lexique de quatre mots et des souvenirs alimentaires.

Je me demande si j'aurai droit à la Blédine.

7 octobre

Quand je pense que dans deux jours je déménage, j'ai envie de fondre en larmes. Ou de sauter de joie. J'hésite. Je suis une personne qui ne sait jamais si elle est hyper excitée ou hyper malheureuse. Ma vie est un Himalaya d'hyper hésitations.

8 octobre à midi

Je suis très gentille depuis ce matin. J'ai fait une bise à ma mère et une autre à mon père au petit déjeuner. Pourtant je ne connais rien de plus répugnant que d'embrasser des gens blanchâtres, chiffonnés, pas lavés et qui sortent du lit. J'ai même dit bonjour à mes sœurs ; sourire compris. Tout le monde m'a répondu aimablement. Ils étaient sous le charme de ma nouvelle gentillesse. Ils m'adorent. Ils n'oseront jamais m'envoyer là-bas, c'est tout vu.

8 octobre au soir

Je n'aime pas les endives à la béchamel. Pourquoi on fait des endives à la béchamel un samedi, mystère...

C'est long à préparer et c'est mauvais. Pourquoi pas des pâtes au parmesan, comme dans toutes les familles normales ? Ma mère ne supporte aucune remarque sur sa cuisine. Elle en fait une affaire d'honneur. Où va se nicher l'honneur de ma mère ? Dans des endives, c'est quand même marrant.

Cette fois, c'est mon père qui m'a mise à la porte de la salle à manger. On ne peut rien dire dans cette famille sans que les gens vous jettent dehors.

8 octobre, plus tard

Je n'arrive pas à croire que, demain soir, je dormirai dans un autre lit que le mien. Mon pauvre petit lit, si moelleux, si sympathique, je t'aimais tant. Nous voilà séparés par des géniteurs impitoyables et une horrible note de téléphone.

9 octobre

Cher petit journal, tu es tout ce qui me reste de mon ancienne vie. Toi et la note de téléphone.

Ils l'ont fait. Mes parents viennent de me déposer chez Mamie et Papi. Plus exactement : mes parents viennent de me larguer sur zone. Je suis un sac de linge sale qu'on balance à la laverie. Une chose encombrante et moyennement propre. Même

ma grand-mère avait l'air écœuré quand elle m'a ouvert la porte. Je suis entrée dans la maison la tête basse. Le couloir est décoré de portraits du dalaï-lama et de quelques autres vieillards anonymes énigmatiques et plus ou moins barbus. C'était comme si j'entrais dans un vieux couvent. Moi dans le rôle de la rebelle persécutée, Mamie dans le rôle de l'implacable geôlière.

J'ai traîné ma valise jusqu'à l'horrible chambre rose saumon, mystérieusement appelée chambre d'amis. Personne n'a jamais vu aucun ami dedans, ce qui n'est pas totalement étonnant. Quel ami au monde accepterait de dormir dans une chambre entièrement rose saumon (papier peint rose saumon, couvre-lit rose saumon, abat-jour rose saumon) ?

Je me suis couchée sur le lit sans enlever ma veste. J'ai regardé le plafond pendant des siècles en attendant que la terre s'arrête de tourner. Pour finir, Geôlière Implacable a entrouvert la porte.

– Bienvenue, ma chérie, a-t-elle dit avec son sourire d'illuminée. Ici commence ta nouvelle vie.

Qu'est-ce qu'on est censé répondre à ce genre de remarque démente ?

– Cette chambre sent le poisson.

Mamie n'a rien dit.

Elle a refermé doucement la porte et elle m'a abandonnée. Elle a choisi la stratégie de l'usure. Il n'est pas sûr qu'elle l'emporte. Pas sur ce terrain. La guerre des nerfs, c'est un peu mon truc aussi. Je suis sa petite-fille, jusqu'à preuve du contraire.

10 octobre

Mes gardiens me refusent la Blédine. Quand j'en ai fait la demande, on m'a souri méchamment.

– Un peu régressif pour une grande fille, tu ne trouves pas ?

– Oui mais Jessica, elle...

– Jessica était blessée.

– Pas du tout. C'était sa langue.

– C'est bien ce que je te dis. Elle avait la langue percée.

– Elle l'a toujours.

– Je sais, mais enfin, la pauvre, elle était tuméfiée.

– Ça veut dire que, si je veux de la Blédine, il faut que je me tuméfie ?

– Par exemple, ma chérie. Mais réfléchis bien avant.

Je m'en fiche.

Je vais m'acheter un biberon avec mon argent de poche.

12 octobre

Manie est contre les céréales. Trop gras, trop sucré, trop américain. J'ai fouillé tous les placards, pas un seul paquet. Le matin, elle fait griller des tranches de pain qu'elle beurre consciencieusement, avant de les empiler à côté de mon bol de thé. Je n'aime pas le thé. Le pain en tranches a un goût de poussière. Je me suis sentie terriblement déprimée toute la journée. Je crois que je fais une carence. Je manque de gras, de sucre et d'Amérique.

Je n'ose pas entrer dans une pharmacie pour demander un biberon. J'ai peur que le pharmacien appelle ma grand-mère et me balance.

13 octobre

Le téléphone est attaché à son socle par un câble énorme garanti incassable. Il est noir, il est gros, il est moche. Ils ont dû l'acheter à prix d'or dans une brocante. Des téléphones comme ça, on en fabrique plus depuis le Moyen Âge.

Le vrai souci, c'est qu'il est installé au beau milieu de la salle à manger, à côté du fauteuil de Papi. Or ce vieux Papi quitte rarement son fauteuil. En gros, on peut dire qu'il vit dedans. Il vit comme un vieux chien, avec tout le respect que je lui dois. Il dort, il lit,

il regarde la télé. Le reste du temps, il se déplace légèrement de son fauteuil à sa chaise. C'est l'heure de manger et tout le monde passe à table.

J'ai du mal à comprendre ces histoires de retraite. Pourquoi faut-il qu'à un certain anniversaire les gens s'arrêtent de faire des trucs? À ce compte-là, on pourrait les mettre directement à l'hôpital. Dans une société bien faite, tout le monde devrait travailler. Pas seulement les jeunes, les vieux aussi. Pas forcément beaucoup, mais un peu. Au moins, ils quitteraient leur fauteuil une fois par jour. Tout le monde serait content, les uns de faire un peu d'exercice, les autres de pouvoir approcher du téléphone.

À moins de déclencher une alerte à l'incendie et de faire évacuer les lieux, je n'ai aucune chance de m'approcher du poste. Adieu Julien, adieu mon cœur.

13 octobre, plus tard

Mon grand-père lit dans son fauteuil, ma grand-mère chantonne dans la cuisine. J'ai des angoisses nocturnes.

14 octobre

Je prends le bus. Il faut vingt minutes pour aller au collège le matin. Le soir, le trajet me prend presque deux heures. Je ne sais plus quoi inventer pour traîner à la

sortie des cours. Je guette de vagues connaissances. J'attends ceux qui sortent en retard. J'ai même essayé de discuter avec des gens de ma classe. Si ça continue, je vais finir par parler aux profs. Je suis devenue anormalement sociable. Quelqu'un devrait alerter le médecin scolaire.

15 octobre

Ma grand-mère a eu un brusque accès de santé mentale. Elle a remarqué que quelque chose ne tournait pas rond. Hélas, elle est aussitôt revenue à son état normal. Plutôt que de me poser les vraies questions (« Pourquoi es-tu si malheureuse, ma chérie ? »), elle m'a fait des propositions idiotes.

– Veux-tu faire des mots fléchés, ma chérie ?

– Veux-tu venir au supermarché avec moi, ma chérie ?

– Veux-tu apprendre à faire une pâte à crêpes, ma chérie ?

L'intérêt des questions idiotes, c'est qu'on n'a pas à se fatiguer pour répondre.

– Non, non et non.

J'aurais bien ajouté que ce que je voulais, c'était de la Blédine, mais je n'avais pas la patience de me taper une nouvelle leçon de morale. La conversation

s'est arrêtée là. Mamie s'est remise à chanter et je me suis réfugiée dans ma chambre. Un million d'années plus tard, j'en suis sortie et nous avons regardé « Fort Boyard » tous les trois. Un dans le fauteuil. Deux dans le canapé. Quand je suis allée me coucher, mes yeux pleuraient un peu, mes genoux étaient coincés et j'avais quatre-vingt-dix ans. Mes grands-parents sont contagieux. Je vais mourir de vieillesse avant d'avoir connu l'amour. Quelqu'un devrait faire un roman de ma vie. Ce serait un roman tragique.

16 octobre

Ma vie chez mes ancêtres est un tel marécage de nullité que j'étais furieusement contente à l'idée d'aller déjeuner dans mon ancien foyer. Un peu d'animation en perspective. Et au moins, ma mère ne chante pas.

Quand je suis entrée dans ce vieil appartement qui fut chez moi, ils m'attendaient tous les quatre, groupés comme des porcelets sous la truie, le visage dévoré de curiosité. Leurs regards allaient de moi à Mamie, de moi à Papi, et retour...

Je vais vous donner le fond de ma pensée : ils étaient inquiets et honteux. Je sais ce qu'ils auraient voulu. Que je leur saute au cou pour les embrasser.

Que Mamie leur raconte combien j'étais adorable, et comme les choses se passaient bien dans notre merveilleuse nouvelle vie. Ils auraient voulu que je sois transformée par l'exil et que je sois devenue une gentille fille. Ils auraient voulu que je leur pardonne et que nous soyons tous heureux.

Eh bien, pas question.

Sorry, les amis. Je ne suis pas du bois dont on fait les cruches.

– Salut, ai-je fait et je n'ai embrassé personne.

Je me suis précipitée au fond du couloir et j'ai attrapé le téléphone.

– Allô, Lola ?

18 octobre

Une chose est vraie : l'éloignement vous fait découvrir des choses que vous ne soupçonniez même pas.

Par exemple, j'ai découvert qu'on se passe très bien de sa famille. Je ne les ai pas vus pendant toute une semaine et c'était comme si je ne les avais jamais quittés.

Les familles sont éternelles.

– Ne te bourre pas de pain avant de manger, m'a lancé mon père alors que je grignotais modestement quelques miettes en attendant le rôti.

– Tu pourrais te montrer un peu plus gentille avec ta grand-mère, m’a glissé ma mère.

– Pour avoir les félicitations du jury au bac, s’est inquiétée Sophie, il faut avoir seize de moyenne ou au-dessus de seize ?

Jessica cherchait ses mots. Elle n’a pas eu le temps de remettre la main dessus parce qu’on a sonné. Elle a bondi de sa chaise comme une fusée pour aller ouvrir. Stupéfaction : c’était l’affreux type du 14 Juillet. Il n’a pas embelli depuis l’été. Elle ne l’a présenté à personne. Elle s’est contentée de l’embrasser et elle est partie avec lui sans dire au revoir. Quand je pense que c’est moi qu’on accuse d’être désagréable, je me pince.

Ma famille ne me manque pas. Ce qui me manque, c’est Lola. Même amoureuse d’un garçon qui était soi-disant son frère il y a encore six mois, Lola reste Lola. En plus, elle habite en face.

Si Jessica a le droit de quitter la table pour déguerpir avec un type affreux inconnu de tous, rien ne m’empêche de filer chez ma voisine que tout le monde connaît.

– Tu peux leur faire un procès, a dit Lola quand j’ai eu fini de lui expliquer ma situation. Les parents n’ont pas le droit de laisser tomber leurs enfants.

– Ils ne me laissent pas tomber. Ils me collent chez mes grands-parents. Donc, non seulement ils s'occupent de moi, mais ils se mettent à quatre pour le faire. Si je m'en mêle, c'est moi qu'on va finir par accuser, tu verras.

Lola a réfléchi un bon moment.

– Fais une fugue. Ça leur apprendra.

Cette fille n'a peut-être pas inventé la poudre à couper le beurre, mais il faut reconnaître que par moments elle a du génie. Nous avons passé le reste de l'après-midi à monter les opérations. Quel jour. À quelle heure. Où se cacher. Comment se ravitailler. Comment négocier. Trop de questions essentielles. Et zéro réponse, ça va sans dire. Nous étions tellement occupées que Maman a dû m'appeler pour que je rentre à l'appartement. Mes grands-parents m'attendaient pour partir.

Déjà l'heure de reprendre le chemin de l'horrible chambre rose saumon. Malédiction.

– On s'en reparle dimanche prochain, a proposé Lola.

– Pourquoi pas mercredi?

– Impossible. Le mercredi, je vois Marceau.

Retour à la réalité. Avant d'être mon amie, cette fille fantastique est folle d'amour pour un grand

type brun à bouche molle. J'ai eu une très forte envie de lui envoyer une claque. Mais je me suis tenue. Quand on n'a qu'une alliée dans la vie, on a intérêt à l'économiser.

– À dimanche, ai-je fait, et j'ai tortillé sept fois ma langue dans ma bouche pour m'empêcher de dire autre chose.

20 octobre

Je pense à cette fugue du matin au soir. Pensée délectable entre toutes. Si je ne fais pas attention, je suis capable de me mettre à chanter. Mamie doit soupçonner quelque chose parce qu'elle me regarde du coin de l'œil. Elle ressemble terriblement à Inspecteur Gadget quand elle veut (pour ceux qui ont l'âge de se souvenir).

Elle m'est tombée dessus ce matin, alors que j'engloutissais quelques montagnes de pain grillé arôme poussière.

– Les choses ont l'air d'aller mieux, ma chérie...

– Et comment ! ai-je fait en me levant d'un bond pour courir après le bus.

J'ai honte de tromper traîtreusement une aïeule qui n'a que bons sentiments à mon égard. Je suis un monstre de dissimulation.

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

Le journal d'Aurore – L'intégrale
Le journal d'Aurore, tome 1 – Jamais contente
Le journal d'Aurore, tome 3 – Rien ne va plus
Les yeux d'or
Juke-box (collectif)
Séraphine
Satin grenadine
J'envie ceux qui sont dans ton cœur

Collection NEUF

Babyfaces
Pome
Elie et Sam
Le monde de Joseph
La prédiction de Nadia
Verte
Une vague d'amour sur un lac d'amitié
Tu seras un homme, mon neveu
Et Dieu dans tout ça ?

Collection CHUT !

Verte
lu par Sylvie Ballul et Anne Montaron

© 2007, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2007

ISBN 978-2-211-21755-2